

PETROLES

ET
Huiles pour les Machines.

EN
VENTE EN GROS PAR

LA
SAMUEL ROGERS

OIL
CO.,

Bloc DE l'Hotel Russell

OTTAWA

AVIS

Vins de porte, Sherry d'Ivion,

Rhum pur de Jamaïque, et Kye de

7 ans.

Les premiers médecins recomman-

dent hautement ces boissons dans les

cas où des stimulants sont nécessai-

res.

C. NEVILLE,

57, rue Rideau, entrée sur le marché d'Ottawa.

NOUVEAU !

Aussi une épicerie de première classe au

56 RUE GEORGE 56

(Vis-à-vis le marché By)

En arrière de mon magasin de Liqueurs

7 rue Rideau

C. NEVILLE

Attendez

LA POUDRE DE TOILETTE

ALBANI

FRUILLÉTON

LE

BARON D'HALBRET

PAR

JULES MARY

(Suite)

Elle aimait le baron comme

un père et le baron lui-même s'é-

tait pris d'une tendresse paternel-

le pour cette enfant fraîche et

donce, aussi modeste et réservée

qu'elle était jolie.

Léonide savait qu'elle devait

tout à ce vicillard, sa mère le

lui avait dit, quand elle était

petite: elle l'avait compris au fur

et à mesure que son intelligence

s'était élargie et que d'enfant

elle était devenue jeune fille.

La mort du baron Latour d'Hal-

bret la touchait presque autant

que l'eût touchée la mort de sa

mère; elle s'était habituée à apper-

ce le vicillard mon père, et le

baron l'appelait ma fille.

Maria Jordannet était restée

dans la chambre mortuaire, à son

prie-Dieu, elle aussi, jusqu'à

l'arrivée de Manuel; alors elle

était étendue entre les pages

d'un livre de prière qui reposait

sur ses genoux.

Son autre bras retombait bal-

lant.

Pour qui ont deviné la tragédie

terrible qui avait dénoué la vie

du baron, le sommeil de cette en-

fant innocente, fille de la sassin,

endormie dans sa prière pour la

victime, eût présenté un specta-

cle singulier et saisissant.

Cette mort n'était que le prolo-

gue d'un drame qui allait s'jouer

entre ces deux jeunes gens, in-

conscients du crime, mais que le

hazard égarait en justiciers.

Manuel s'approcha de la jeune

fille et la contempla.

Il ne la connaissait pas, ne

l'avait vue qu'une fois, d-s an-

nées auparavant, quand Maria

Jordannet s'était présentée chez

lui envoyée par M. de Lar Lus-

sac.

Elle avait bien changé, depuis

lors; elle avait dix ou onze ans

de plus; mais maintenant elle

en avait dix-huit; elle était une

petite fille, chétive et malingre

aujourd'hui elle était élégante et

belle.

Elle avait bien changé, et

pourtant il la reconnut, tant sa

ressemblance avec Maria Jordannet

était grande.

C'est sa fille, murmura Manuel.

C'est Léonide. Comme elle

est belle. Cette enfant a pluri-

ré. A son âge on ne sait pas

dissimuler encore. Elle air-

rait donc mon père?

Il soupira et alla baiser le ca-

dre sur le front.

Si peu de bruit qu'eussent

fait ses pas sur le tapis, cela ré-

veilla Léonide; elle aperçut

Manuel penché sur le mort.

Elle se leva, posa son livre et

vint à son père.

Il tourna la tête en sentant

qu'une main lui pesait doucement

sur le bras.

— Monsieur, lit-elle, il est pos-

sible qu'on ne vous ait pas dit

qui je suis. Je suis presque

voilà votre sœur par l'affection que

j'avais pour votre père.

Vous ne l'aimiez pas plus que

moi et je le pleure comme

satisfaisait pas; il ne comprenait

pas très bien que ce deuil fit né-

gliger à ce point des intérêts aus-

si considérables, mais il ne fit

plus d'observations.

Manuel était descendu à Guéri-

gny, chez le docteur Ménager qui

l'avait reçu comme un fils, où il

se sentait libre et où il savait que

sa douleur serait respectée et par-

tagée.

Le soir des obèques, un valet

de pied du château apporta une

lettre à son adresse.

— Madame la baronne attend la

réponse, dit le valet.

Manuel, surpris, décacheta la

lettre.

— Que me veut cette femme,

pensait-il, et qu'a-t-elle à m'écri-

re?

Maria Jordannet lui montrait

qu'il était libre de s'installer à

Maison-Fort, et de disposer du

château tout entier: elle le lais-

sait à sa disposition et se retirait,

elle et sa fille, dans un petit pavil-

lon réservé, au fond du jardin.

Elle achevait en suppliant Ma-

nuel de venir et d'oublier son

ressentiment d'avant la tombe de

son père, mort, disait-elle, en le

beaucoup et lui parlant de son

fiis qu'il regrettrait de ne pas avoir

auprès de lui.

Il déchira la lettre, le source

froncé.

— Dites à votre maître que j'ai

n'y a pas de réponse.

Le valet s'inclina et partit.

Maria n'avait pas menti; elle s'é-

tait retirée dans le pavillon, et

d'abandonner le château au fils

de son mari; seulement, en fem-

me pratique, lorsqu'elle reçut la

réponse dédaigneuse de Manuel,

elle changea de résolution et se

réinstalla à Maison-Fort.

— C'est pour n'en plus sortir,

murmura-t-elle.

Manuel était fils unique, et sui-

vait l'héritage naturel des choses,

devait hériter de toute la fortune

du baron.

Mais celui-ci avait fait un tes-

tament; c'est de ce qu'il entendait

disposer de sa fortune, en dehors

de ce que la loi réservait à son

fiis.

L'ouverture du testament se fit

en présence de Maria Jordannet

et de Manuel; il n'y avait pas

d'autres héritiers.

Me Blanchemanche lut cette

pièce sans émotion.

Le baron de Latour d'Halbret

l'avait tout écrit à la main, d'u-

ne écriture encore ferme et solide;

elle était datée d'un mois seule-

ment auparavant.

Mme Jordannet, au moment

où le notaire rompit le cachet, re-

prima un léger mouvement ner-

veux; le bout de sa langue rose

rafraîchit ses lèvres desséchées

par le feu de son émotion infé-

rieure; chose bizarre, elle avait, en

ce moment, la tenue modeste, et

les yeux obstinément baissés,

comme au jour où Manuel, chez

lui, l'avait vue pour la première

fois.

Quant à j'une femme, il écou-

ta, calme et grave.

— Aujourd'hui, 13 novembre

1867, sans d'esprit, jouissant de

toutes mes facultés, me ressen-

tant en rien des attaques dont j'ai

eu à souffrir en ces dernières an-

nées, je fais mon testament.

J'ai un fils, Manuel, et je n'ai

aucune raison de lui abandonner

ma fortune, dont il ne tarderait

pas à faire le même usage que

de celle de sa mère.

J'ai, d'autre part, à témoigner

publiquement de ma reconnais-

sance envers Maria Jordannet,

ma seconde femme, et de l'affec-

tion profonde que mon insatiable

ble dévouement m'a inspirée.

Dans ces conditions, je lègue ma

fortune, biens, meubles et im-

meubles, me restant à ce jour, et

dont le détail suit, à ma bien-

aimée Maria.

Manuel prendra, sur cette for-

tune, la part que la loi lui ac-

corde, c'est-à-dire la moitié, et

il n'a qu'à regret, c'est de mourir

avec la certitude que cette por-

tion de richesses amassées par

mon grand-père et moi, s'en ira

bien vite se fondre à Paris, entre

les mains de drôles qui sont la

société habituelle de mon fiis.

Si tout n'est pas fini après la

mort, l'esprit du vieux baron de

Latour d'Halbret souffrira, en en-

tendant la lecture de ces der-

nières volontés, dans ce salon où

s'était jouée la comédie tragique

de son mariage avec Mme Jordannet.

Suivait le détail de sa fortune;

dans ce détail figuraient les

terres, le chat, les fermes, les

forêts, les maisons à Nevers, les

rentes sur l'état au Grand-Livre.

Une mention du testament di-

sait que le château continuerait

d'être habité par Maria Jordannet

et serait placé dans le legs

à elle échue, et que, pour le

reste, le partage serait fait par

les soins de Me Blanchemanche,

notaire à Nevers.

Et les forges, estimées plus de

six millions, c'est la grosse part

de cette fortune, que devenaient

elles?

Un dernier paragraphe de la

mention qui suivait la signature

jetée là à regret par le teneur,

comme s'il lui avait paru inutile

d'en parler — disait que les for-

ges avaient été vendues par lui,

en partie pour faire face à d-s

spéculations de Bourse malheu-

reuses, en partie à un ami dont

il taisait le nom et dont le prix

de cette vente devait sauver

l'honneur.

Le testament ne parlait d'au-

cune pièce témoinnant de ce ser-

vice, reconnu en question et, les

jours suivants, le notaire ent

beau chercher dans les papiers

de la mort, et il n'en trou-

va point trace.

Ces forges, ces six millions

semblaient un rêve.

On eût dit que cela n'avait ja-